

Hommage à Sir John Keegan

Historien militaire britannique, John Keegan est décédé le 2 août 2012. En 2003, nous l'avions interviewé à propos de la guerre d'Irak. Un entretien éclairant sur cette guerre de 26 jours.

***L'Histoire* : Les buts de la guerre que les États-Unis et leurs alliés déclenchent en 2003 semblent, aujourd'hui encore, relativement obscurs...**

John Keegan : Je pense que les États-Unis voulaient d'abord et avant tout se débarrasser de Saddam Hussein, souhaitant ce qu'ils ont appelé *un changement de régime*. Ils estimaient que ce dictateur était un homme dangereux, qu'il fallait s'en débarrasser et le remplacer par une personne ou un système avec lequel ils pourraient traiter.

Avec une certaine naïveté, George Bush et ses conseillers espéraient que la chute de Saddam Hussein provoquerait un effet de *contagion démocratique* dans la région, en Syrie, voire en Iran et qu'ainsi ils parviendraient à transformer le Moyen-Orient. Diffuser la démocratie dans le monde, c'est l'une des grandes causes de l'Amérique depuis 1940.

Le pétrole, souvent avancé comme but de guerre, n'est pas essentiel selon moi. Les Américains ne sont pas entrés en guerre pour s'approprier le pétrole irakien. Au reste, ils n'ont guère eu de succès pour remettre en marche les champs pétrolifères : la production de pétrole en Irak reste encore aujourd'hui bien inférieure à celle de 1999-2001.

***L'H.* : Avant la guerre, Washington et Londres ont mentionné la présence d'armes de destruction massive pour justifier leur intervention. Or, on sait qu'aucune arme de ce type n'a été retrouvée. S'agissait-il alors d'un prétexte, d'une menace véritable ou d'une erreur des renseignements ?**

J. K. : Effectivement, dans son discours sur l'état de l'Union du 28 janvier 2003, le président Bush demandait au Conseil de sécurité de l'ONU d'examiner les informations américaines sur les armes nucléaires et biologiques irakiennes. Le 5 février, le secrétaire d'État, Colin Powell, présentait même à la tribune de l'ONU des preuves attestant l'existence d'armes de destruction massive. Rien, depuis, n'a prouvé la réalité de cette menace.

Je pense pourtant que les dirigeants américains et britanniques ont vraiment cru que Saddam Hussein disposait d'armes de destruction massive. Quand ils ont commencé à comprendre qu'il n'y en avait pas, il a fallu produire des preuves. Mais ces documents, notamment ceux fournis par la CIA, n'étaient pas fiables. Ce qui a conduit à la démission du directeur de l'agence américaine de renseignements, George Tenet, le 3 juin 2004.

L'argument selon lequel Saddam Hussein était lié au terrorisme islamiste, donc, d'une façon ou d'une autre, aux attentats du 11 septembre 2001, a lui aussi fait long feu. Le dictateur irakien a certainement commandité des actions terroristes au Moyen-Orient, mais rien ne permet de supposer qu'il ait entretenu des relations avec Al-Qaïda. Saddam Hussein ne s'intéressait qu'à la pérennisation de son régime et voulait maintenir son pouvoir sur le Moyen-Orient. Là s'arrêtaient ses ambitions.

***L'H.* : Rappelez-nous l'enchaînement qui conduit à la guerre. Était-elle inéluctable ?**

J. K. : Les Américains étaient décidés à aller jusqu'au bout. Certes, Bagdad avait accepté la résolution 687 avril 1991 prescrivant la destruction de ses armes de destruction massive. Une commission de l'ONU United Nations Special Commission on Disarmament, Unscorm devait veiller à la régularité du processus. Mais Washington avait le sentiment que, malgré sa défaite après la guerre du Golfe, l'Irak ne s'acquittait pas de ses obligations et représentait par conséquent un danger.

Toutefois, ce sont les attentats du 11 septembre 2001 qui ont joué un rôle décisif. En ce sens, on ne peut pas dire que ce conflit couvait depuis la guerre du Golfe - encore que l'état-major américain ait échafaudé quelques plans à partir de 1995 : sans le 11 septembre, les Américains ne se seraient sans doute pas lancés dans ces opérations.

Tout s'enchaîne à partir de janvier 2002. Dans son discours sur l'état de l'Union, le 29 janvier 2002, George Bush dénonce le caractère terroriste de trois pays : l'Irak, l'Iran et la Corée du Nord. Le 11 octobre 2002, le Congrès autorise, à une large majorité, le recours à la force armée contre l'Irak, mais dans le cadre d'une résolution des Nations unies.

Pour lire l'article en intégralité : «Chronique d'une guerre de 26 jours», entretien avec John Keegan, *L'Histoire* n° 308, avril 2006.

Préface à une future nouvelle édition d'*Anatomie de la bataille* chez Tallandier

Publié en 1976, *Anatomie de la bataille* (*The face of battle*) est le plus premier et le plus original des ouvrages d'un des plus éminents historiens militaires du XX^e siècle. A une époque où l'histoire militaire était largement passée de mode sinon méprisée, John Keegan renouait magistralement avec le genre avec cette étude du phénomène de la bataille à travers trois cas concrets. La tentative était d'autant plus audacieuse que le choix portait sur trois affrontements parmi les plus connus de l'armée britannique, dans une zone assez restreinte du nord de la France et de la Belgique. Ce choix n'était pas anodin. Le fait que ces combats soient considérés très connus permettait de mettre en évidence plus facilement le décalage qui pouvait exister entre un récit partagé par tous et la réalité du champ de bataille. La constance de certains paramètres permettait ensuite de se concentrer sur la variable changeante, à savoir le temps, de manière à pouvoir déceler des constantes ou des tendances lourdes.

Dans une section introductive, Keegan décrit l'histoire de l'histoire des batailles pour montrer combien, depuis la vision des commandants en chefs manipulant des pions anonymes jusqu'aux témoignages individuels des combattants, ces concentrés d'événements aussi denses que des trous noirs de l'histoire sont difficiles à appréhender dans toute leur complexité humaine. Le récit traditionnel a ainsi toujours tendance à privilégier un acteur ou groupe d'acteurs au détriment des autres qui deviennent pions anonymes et sans autonomie de décision. Il en est ainsi de César, dans *La guerre des Gaules*, décrivant une opposition stérile des deux masses combattantes dénouée seulement par son intervention personnelle.

Inversement, les récits *au ras du sol* de simples combattants sont, au mieux, des visions très parcellaires d'un événement gigantesque et, au pire, comme Jean-Norton Cru l'a démontré après la Grande Guerre, des déformations outrancières. L'ambition de Keegan est finalement de parvenir à conjuguer les visions *macro* d'un Creasy (le premier à s'intéresser à l'histoire des batailles) ou d'un Delbrück et *microtactiques* d'un Ardant du Picq et d'un Marshall pour parvenir à une peinture globale et réaliste de la bataille. Il s'efforce donc de décrire un jeu d'échecs dont les pièces sont vivantes (et cherchent à le rester) et dont les joueurs-généraux en

chef n'ont qu'une vision parcellaire de la situation. Tous, à des degrés divers, sont soumis à la même rationalité limitée empreinte de passions, et la grande force des analyses de Keegan est de pouvoir, à la manière d'un appareil de photographie, réduire ou augmenter la *focale* de son propos pour décrire et associer toutes ces visions.

Pour chacun des trois cas étudiés, Keegan débute par la description du contexte historique, du champ de bataille et du déroulement de la bataille. Le fait que ces combats soient connus du public permet aussi de se concentrer sur le cœur du sujet selon lui : l'interaction des différents acteurs, regroupés le plus souvent par *agrégats* comme les armes (infanterie, cavalerie, etc.) ou catégories émergentes comme les prisonniers ou les blessés. Ce faisant, même s'il évoque cette question dans son chapitre de conclusion, il néglige sans doute le rôle très inégal des hommes au sein de ces mêmes agrégats.

Le premier cas, et peut-être le plus original, est Azincourt. Keegan réunit les rares sources de l'époque pour se livrer à une enquête passionnante des capacités réelles de chaque groupe sur le terrain. Il parvient ainsi à peindre une vision crédible de la bataille à partir du point de vue des archers anglais (à combien portent réellement les grands arcs gallois ?), des chevaliers à pied ou à cheval (une charge est-elle vraiment possible sur un tel terrain ?) puis des prisonniers, de leurs gardiens et enfin des blessés. La taille limitée de cet affrontement le rend plus accessible au lecteur.

Pour Waterloo et la Somme, le problème des sources primaires ne se pose évidemment pas. La description de la bataille cède plutôt la place au ressenti d'acteurs, dont on constate qu'ils s'éloignent de plus en plus les uns des autres. Le courage homérique nécessaire aux combats à l'arme blanche fait de plus en plus place à un courage stoïcien où le combattant ne voit plus que très rarement son adversaire et passe son temps à résister à la pression psychologique. Cette description de l'individu piégé dans des champs d'affrontement de plus en plus importants sans possibilité ni de fuir ni de combattre directement un ennemi concret est très suggestive. Cette dilatation de l'espace et du temps des combats rend toutefois la démarche interactionniste de Keegan plus délicate lorsqu'il s'agit d'embrasser une bataille toute entière. Il aurait été intéressant dans le cas de la Somme de comparer la situation des Britanniques à celle des Français dont l'historiographie oublie souvent qu'ils combattent à leurs côtés et avec beaucoup plus d'efficacité (le 1^{er} juillet leurs pertes sont vingt fois moins lourdes pour des effectifs deux fois moins importants) car ils bénéficient de deux ans d'expérience sur les néophytes de Sa Majesté. C'est un excellent exemple de la capacité d'adaptation de l'homme aux conditions les plus extrêmes.

Dans son chapitre final, Keegan examine le futur de la guerre par *ligne de fuite* des cas concrets qu'il a examinés pour considérer finalement que la pression serait désormais telle sur un combattant toujours fait de chair et de sang que la bataille serait désormais insupportable. Comme toute tentative d'extrapolation et de prospective c'est évidemment la partie la plus vulnérable de l'ouvrage. Outre que l'affrontement paroxysmique qu'il envisageait en Europe n'a plus cours, son idée de l'abolition de la bataille par excès de violence a évidemment été contredite par les faits. Quelques années après la parution d'*Anatomie de la bataille*, Irakiens et Iraniens s'affrontaient dans des combats qui n'avaient rien à envier à ceux de la Grande Guerre. D'un autre côté, la suprématie militaire occidentale, et surtout américaine, a permis également de réduire la pression sur ses propres combattants, en la reportant sur les adversaires. Les victoires spectaculaires des deux guerres du Golfe en 1991 et 2003, comme la chute des Talibans en 2001 ont été acquises au prix de pertes américaines étonnamment faibles au regard des forces en présence et des enjeux.

Anatomie de la bataille reste, trente cinq après, un livre étonnant et stimulant, fondateur d'une nouvelle et vivifiante école d'histoire-bataille avec des auteurs comme Victor Hanson ou John Lynn aux Etats-Unis ou Hervé Drévilion en France. Il témoigne, pour quelqu'un qui n'a jamais connu le feu, d'une réelle empathie avec le sort des combattants. Il ne répond pas directement à la question de savoir pourquoi on accepte volontairement de risquer sa vie mais décrit magistralement la manière dont on le fait.